

# L'ARTILLERIE A RESSORTS MÉDIÉVALE. NOTES LEXICOLOGIQUES ET ÉTYMOLOGIQUES

---

« Et hoc genus machinae Romani  
« pugnatores appellaverunt *biffam*.  
(Aegidius Romanus).

Parmi les diverses acceptions du mot *biffe* dans la langue médiévale il en est une que les étymologistes, par une espèce d'accord tacite, ont toujours négligée, sans doute parce qu'elle ne leur apparaissait pas directement exploitable ; je veux parler de *biffe* « engin de guerre », dont Godefroy<sup>1</sup> donne l'unique exemple que voici : « L'autre maniere d'engin ha le contrepoys ataché a la verge en telle façon qui se mouve et tourne environ la verge, laquelle maniere d'engin les Romains appellerent biffe, et differe d'avec le trebuchet ». Comme le manuscrit auquel Godefroy a emprunté cette citation n'est qu'une traduction, parmi bien d'autres, du célèbre *De regimine principum* de Gilles de Rome (ou Colonna)<sup>2</sup>, je me suis naturellement reporté à

1. *Dict.*, t. I, 649a, v<sup>o</sup> : le ms. cité est l'Arsenal 5062 (f<sup>o</sup> 219v<sup>o</sup>) ; la traduction anonyme qu'il contient a été exécutée à Vannes en Bretagne pour le comte de Laval ; l'*explicit* porte la date du 7 décembre 1448 ; on conjecture que l'auteur était dominicain.

2. Composé avant octobre 1285 et dédié au prince royal Philippe, fils de Philippe le Hardi. Gilles, comme son nom l'indique, était romain de naissance. La traduction française la plus ancienne est due à Henri de Gauchi ; elle fut exécutée à la demande de Philippe le Bel en personne (à qui avait été dédié l'original), après son accession au trône : voir d'une manière générale F. LAJARD, *Aegidius Romanus*, dans HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, t. XXX (1888), pp. 530-36, et S. P. MOLENAER, *o. c. infra*, *Introduction* ; cette traduction, qui ne contient pas la partie du traité qui nous intéresse, a été publiée d'après le ms. Kerr par S. P. MOLENAER, *Li livres du gouvernement des rois (...)*, New York, 1899, in-8<sup>o</sup>. Outre cette traduction et celle exécutée pour le comte de Laval, il en existe pas mal d'autres, notamment en italien.

l'original latin <sup>1</sup>, plus particulièrement à la 3<sup>e</sup> partie, livre III, chapitre 18, où notre passage figure tout au long. Gilles de Rome distingue <sup>2</sup> ici trois variétés d'engins de jet assimilables à des leviers du premier genre, où la résistance est constituée par une fronde recevant le projectile, et où la force est fournie non par la traction humaine à des cordes, comme c'était parfois le cas, mais par un contrepoids, tantôt fixe, tantôt pivotant sur un axe, tantôt de type mixte ; à ces trois variétés il donne respectivement les noms de *trabutium*, de *biffa* et de *tripantum* ; il ajoute que les deux premières dénominations étaient déjà connues des Romains : « ... quod genus machinae veteres *trabutium* vocare voluerunt... Et hoc genus machinae Romani pugnatores appellaverunt *biffam* ». Il y a là de quoi surprendre ; d'abord quant au nom : aucun des trois termes ne figure ni dans le *The-saurus* ni chez Forcellini <sup>3</sup> ; ensuite quant à la chose : l'utilisation du principe du contrepoids a certainement été ignorée des ingénieurs romains, qui ne connaissaient que les machines à torsion <sup>4</sup>. Il y a donc tout lieu de supposer que ce que décrivait Gilles de

1. Des éditions anciennes la plus souvent citée est celle qu'a procurée Fr. Hieronymus Samaritanus, Rome, B. Zanetti, 1607 ; la 3<sup>e</sup> partie, livre III, du *De Regimine* a fait l'objet d'une publication séparée : Sim. Fr. HAHN, *Collectio monumentorum veterum et recentium ineditorum*, vol. I, Brunswick, 1724, pp. 1-69. Enfin le passage qui nous intéresse a été souvent traduit : HAHN, *De re militari veterum et mores presertim medii aevi*, Brunswick, 1724, Alw. SCHULZ, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*, Leipzig, 2, 1880, p. 342, G. KÖHLER, *o. c. infra*, pp. 192-193, etc.

2. La notice de C. PROMIS, *Della vita e delle opere degl'Italiani scrittori di artiglieria (...)*, *Memoria storica*, I, pp. 9-12, dans Ces. SALUZZO (éd.), *Trattato di architettura civile e militare di Francesco di Giorgio Martini (...)*, Parte secunda, Turin, 1841, in-4<sup>o</sup>, est superficielle ; on y trouvera la bibliographie ancienne. Pour une vue d'ensemble du sujet M. JÄHNS, *Geschichte der Kriegswissenschaften (...)*, I<sup>e</sup> Abt., Munich-Leipzig, 1889, pp. 191-192 (dans *GESCHICHTE DER WISSENSCHAFTEN IN DEUTSCHLAND, Neuere Zeit*, Band 21) et W. ERBEN, *Kriegsgeschichte des Mittelalters*, Munich-Berlin, 1929, pp. 60-61 et 64 (BEIHEFT 16 de la *HISTORISCHES ZEITSCHRIFT*).

3. *Trabuchus* « balista » figure pourtant au *Glossarium* de ce lexicographe.

4. Voir outre les ouvrages cités *infra*, G. LAFAYE, *o Tormentum* II dans DAREMBERG et SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. V, 363b-372a, R. SCHNEIDER, *Geschütze*, dans PAULY-WISSOWA, *Real Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, t. VII (1912), 1297 sqq.

La substitution du contrepoids à la torsion est une innovation importante datant du début du 13<sup>e</sup> siècle, KÖHLER, *o. c. infra*, p. 190, et OMAN, *o. c. infra*, p. 43.

Rome, c'était l'artillerie de son temps, sur l'ancienneté de laquelle il se faisait illusion. Comme les mots *biffa*, *biffe* eux-mêmes n'ont été relevés nulle part ailleurs, mais que des formes très voisines, appliquées à des engins du même type en usage au 13<sup>e</sup> siècle, sont parvenues jusqu'à nous, une brève incursion dans le domaine de l'artillerie médiévale, l'artillerie à ressorts, comme on l'a parfois dénommée, semble s'imposer <sup>1</sup>.

\* \* \*

Je commencerai par l'Italie, où la machine décrite par Gilles Romain, ou un engin très voisin, apparaît sous trois noms différents. Le premier de ces noms mérite d'autant plus notre attention qu'il n'est au fond qu'une variante apophonique de *biffa* : c'est le mot *buffa*. Les habitants de Viterbe assiégés par Frédéric II en 1243 font usage d'un engin ainsi dénommé : « Per la qual cosa li Viterbesi di novo renforzarno le steccata, et ferno maggior fossi, e fecero una buffa grande e una piccola... et continuo gettavano nel castello di Sancto Lorenzo et nel campo del'imperatore, et fecero molte manganella et altri ediftii... », et plus loin : « et le due buffe continuo gettavano per lo campo, e tutti li nimici facevano fuggire per paura di quelle pietre » <sup>2</sup>. Le texte que je viens de citer, les *Croniche di Viterbo* (jusqu'en 1450), d'un frère mineur de cette ville, Francesco di Andrea, est, il est vrai, très postérieur aux événements rapportés ; on serait donc en droit de mettre en doute, sinon l'authenticité du fait,

1. Voir G. H. DUFOUR, *Mémoire sur l'artillerie des anciens et sur celle du moyen âge*, 1840, L.-N. BONAPARTE (puis Col. FAVÉ), *Etudes sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, t. III, Paris, 1846, Ant. CLAVARINO, *Le artiglierie dalle origini a' nostri giorni*, Rome, 1885, Rud. SCHNEIDER, *Die Artillerie des Mittelalters, Nach den Angaben der Zeitgenossen dargestellt*, Berlin, 1910, et B. RATHGEN, *Das Geschütz im Mittelalter, Quellenkritische Untersuchungen*, Berlin, 1928, surtout pp. 610-613. Parmi les ouvrages généraux d'histoire militaire qui font une place à l'artillerie à contrepoids, le plus riche en renvois aux sources est celui de G. KÖHLER, *Die Entwicklung des Kriegswesens und der Kriegführung in der Ritterzeit*, t. III, 1, Breslau, 1887, pp. 190-211, et surtout 195-6, le plus critique, celui de Ch. OMAN, *A history of the art of war in the Middle Ages*, t. II, Londres, 1924<sup>2</sup>, pp. 43-45.

2. J. F. BOEHMER, *Fontes rerum germanicarum*, t. IV, 1868, p. 711-12. Je n'ai pu consulter l'édition de Fr. CRISTOFORI, publiée dans l'ARCHIVIO STORICO PER LE MARCHE E PER L'UMBRIA, 2<sup>o</sup> XVIII; vol. 4, 1888 (rééd. la même année à Foligno).

tout au moins la transcription exacte du nom de l'engin employé, si nous ne savions par ailleurs que pour tout ce qui se rapporte au siège notre chroniqueur a suivi fidèlement le récit d'un de ses concitoyens, témoin oculaire du siège, un certain Lanzilotto ; la chronique de ce dernier n'est pas parvenue jusqu'à nous <sup>1</sup>, mais l'usage qui en a été fait directement par d'autres chroniqueurs viterbois que Francesco di Andrea et la concordance entre les différentes versions conservées fournissent de bonnes raisons de croire à l'authenticité ou mieux à la fidélité verbale des passages cités plus haut <sup>2</sup>.

Plus courant en Italie semble être le nom de *bric(c)ola*, que j'ai relevé pour la première fois sous la plume de Bartholomé, élu scribe public de Gênes en 1225, et rédacteur pour la période 1225-48 des *Annales* de sa ville. Bartholomé se sert du mot à l'occasion d'événements de 1240, 1242 et 1243 <sup>3</sup>.

Enfin le mot *bidda*, *blida* ou *bleda*, qui nous fournira la transition idéale avec la terminologie allemande et française. La plus ancienne attestation est sans doute une ordonnance de Frédéric II de 1239 <sup>4</sup>. La forme *bidda* est employée par le notaire du roi de Sicile Richardus, né à S. Germano au pied du Mont Cassin et mort en 1243 <sup>5</sup>. Un ultime emploi du même terme, sous la forme *bleda* ou *blida*, est dû au padouan Rolandinus (1200-1276), qui, dans sa *Chronica*, en fait usage à propos du siège de Noale (entre Venise et Padoue) par Ezzelino da Romano en 1245 <sup>6</sup>.

\* \* \*

Au nord des Alpes la fabrication de *blidae* est mentionnée dans une constitution de Conrad IV de 1242 <sup>7</sup>. La forme vulgaire

1. G. WAITZ dans MM. G. HH., SS., t. XXII, p. 374.

2. Cf pp. LXX-LXXI de l'édition de BOEHMER.

3. Voir la suite du présent article.

4. HUILARD-BREHOLLES, *Historia diplomatica Friderici Secundi*, Paris, 1852-61, 5, 443.

5. MM. G. HH., SS., t. XIX, éd. L. C. BETHMANN, p. 378, sub a° 1239 : « Ingenia que biddae dicuntur et (m) anganelli fiunt, imperatore mandante, ad defensam rocce Ianule et Casini ».

6. MM. G. HH., SS., t. XIX, éd. JAFFE, p. 83 : « Dum autem Ecelinus cum bledis (var. blidis) et aliis instrumentis impugnaret Anoale fortissime... ».

7. MM. G. HH., LL., sectio IV, t. II, éd. L. WEILAND, n° 338, p. 447 : « pro blidis faciendis ».

*bliden* apparaît très peu d'années après dans les *Annales S. Pantaleonis Coloniensis*, en relation avec le siège d'Aix en 1248 : en effet l'auteur anonyme a rédigé sa chronique très probablement avant 1250<sup>1</sup>. L'usage des *bliden* comme grosses pièces de siège à tir vertical, seules ou combinées avec celui des bouches à feu, se maintiendra un peu partout jusqu'à la fin du 15<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>

\* \* \*

Mais la plus ancienne mention d'une telle machine, dans l'état actuel de notre documentation, doit être cherchée en France, et plus précisément dans la France du nord, où Albéric de Trois-Fontaines († apr. 1252), à propos du siège en 1238 du château de Poilvache (arrond. de Namur) par l'évêque de Liège, mentionne entre autres machines de guerre amenées à pied d'œuvre par le comte de Flandre Thomas de Savoie, une *biblia*<sup>3</sup>.

1. MM. G. HH., SS., t. XXII, éd. CARDAUNS, p. 543 : « Cumque exercitus regis (Wilhelmi) frequentes sic faceret insultus et per magnas machinas dictas *bliden* lapides contorquerent, modicum profecerunt... ». Il n'y a pas à faire état, semble-t-il, d'une affirmation de la *Braunschweigische Reimchronik* de 1279 comme quoi Wolfenbüttel aurait été assiégé en 1192, et Nordhausen en 1298, au moyen d'engins dits *bliden*, MM. G. HH., Deutsche Chroniken, t. II, éd. WEILAND, pp. 512, v. 4155, et 523, v. 5114 ; ces dates données par un document tardif nous reportent beaucoup plus haut que le plus ancien témoignage sûr enregistré jusqu'à présent, même si on tient compte que les trébuchets (les *trabutia* de Gilles Romain), qui ne sont en définitive que des biffes plus rudimentaires, ont été employés en Allemagne par l'empereur Othon dès son retour d'Italie en 1213, KÖHLER, *o. c.*, p. 193, qui cite en relation avec le siège de Weissensee le texte suivant des *Annales Marbacenses* : « ibi tunc primum cepit haberi usus instrumenti bellici, quod vulgo tribok appellari solet », MM. G. HH., SS., t. XVII, éd. R. WILMANS, p. 172 ; mieux vaut penser que l'auteur de la chronique rimée a été mal inspiré en appliquant à un engin de guerre du type du mangonneau un nom sensiblement plus moderne. M. Th. Luyckx, docteur en philosophie et lettres (groupe histoire) et assistant à l'Université de Gand, a bien voulu identifier pour moi les textes cités en abrégé par KÖHLER.

2. Voir surtout RATHGEN, *o. c.*, p. 631, pour les dernières mentions. Pour les termes allemands *bleide*, *pleite*, *plaid* on trouvera réunis bon nombre de textes dans DU CANGE, *Gloss.*, t. I, 680a, v<sup>o</sup> *blida* I et VI, 369b, v<sup>o</sup> *pleiden*, SCHILLER-LÜBBEN, *Mittelnieiederdeutsches Wörterbuch*, t. I, Bremen, 1875, p. 357, v<sup>o</sup> *blide*, M. LEXER, *Mittelhochdeutsches Handwörterbuch*, t. I, Leipzig, 1872, p. 307, v<sup>o</sup> *blide* ; pour les Pays-Bas, voir STALLAERT, *Glossarium van verouderde rechtstermen*, t. I, p. 256b, v<sup>o</sup> *blijde*, Edw. GAILLIARD, *Glossaire flamand*, Bruges, 1879-82, p. 258, v<sup>o</sup> *hlide*, et J. VERWIJS-J. VERDAM, *Middelnederlandsch woordenboek*, t. I, 's-Gravenhage, 1885, p. 1295a, v<sup>o</sup> *blide*.

3. *Chronica Albrici monachi trium fontium*, éd. P. SCHEFFER-BOICHORST, dans MM. G. HH., SS., t. XXIII, p. 942.

Des *bibles*<sup>1</sup> sont encore mentionnées dans des textes français, par exemple dans la *Vie de Saint Louis* de Joinville, à propos de la croisade de 1248-54<sup>2</sup>, et dans le *Roman de Claris et Laris*, commencé avant 1268<sup>3</sup>. Une forme dérivée *bibleice* est attestée par les *Chroniques de Godefroy de Buillon* du ms. Vat. Chr. 737, f<sup>o</sup> 397c.

\* \* \*

Ainsi les formes comparables à *biffe* ne manquent pas dans les différentes langues qui se partagent l'Europe Occidentale entre le 13<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> siècle ; si nous faisons provisoirement abstraction

1. Les textes, y compris le précédent, sont réunis dans DU CANGE, *Gloss.*, t. I, p. 650a, v<sup>is</sup> *biblia* 1 et *biblieta*, GODERFROY, *Dict.*, t. I, 644a, v<sup>o</sup> *bible* et *bibleice*, TOBLER-LOMMATZSCH, *Afr. Wörterb.*, t. I, p. 961, v<sup>o</sup> *bible*, V. GAY, *Gloss. archéol.*, t. I, p. 154, v<sup>o</sup> *bible* ; voir en outre les ouvrages cités *supra*, p. 37, note 1, dont certains donnent des reproductions ; on les complètera par A. SCHULZ, *o. c.*, t. II, p. 340, et ENLART, *Manuel*, 2<sup>e</sup> partie, t. IV<sup>2</sup>, p. 491. Si aucune *bible* n'est parvenue jusqu'à nous, il nous en est resté du moins d'assez nombreuses reproductions ; celle donnée comme telle par GAY, *o. c.*, *l. c.*, d'après le *De re militari* (1472) de Robert Valturius — voir p. ex. l'édition de Chr. Wechelus, Paris, 1534, in-6<sup>o</sup>, p. 276 — se rapporte en réalité au *trébuchet* (*trabutium*) à contrepoids fixe. L'article *biblia* de DU CANGE appelle quelques rectifications. Tout d'abord l'*Historia ms. excidii Acconis* est de 1291, non de 1191, cf. A. MOLINIER, *Sources de l'histoire de France*, t. III, n<sup>o</sup> 3069. A propos du texte suivant, à la vérité peu clair, cité d'après les *Origines Constantinopol.* MSS. part. 2 : ὁ μέγας Κωνσταντῖνος ἔκτισε τὰ μαγγαῖα, ὅπου ἐναπόκειντο αἱ τε βίβλοι, καὶ τὰ πολεμικὰ ὄργανα, DU CANGE dit : « Sed an bibliae istae intelligantur non ausim affirmare. Certe libros cum machinis bellicis eodem in loco depositos vix quis credat ». Mon excellent collègue helléniste M. Aug. Leemans a bien voulu tirer au clair pour moi ce petit problème. L'ouvrage auquel renvoie Du Cange est sans doute la *Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως*, du X<sup>e</sup> siècle, éditée par Th. PREGER dans ses *Scriptores Originum Constantinopolitanarum*, t. II, Leipzig, 1907 (BIBL. TEUBNER.) ; le passage correspondant se lit dans la rédaction assez aberrante mais plus explicite que voici (p. 216) : ὁ μέγας Κωνσταντῖνος ἔκτισε τὰ μάγγαῖα εἰς βασιλικὸν ἐργοδοσιον. ἐκλήθησαν δὲ μάγγαῖα, ὅτι τὰ μάγγαῖα τῶν πολεμίων πάντων καὶ αἱ μηχανικαὶ καὶ βίβλοι ἐκέεισε ἀπέκειντο καὶ τὰ πρὸς τειχομαχίαν σκευή, c. à d. « Constantin le Grand érigea les Mangana en atelier royal ; ce nom leur vint de ce que les « mangana » (espèce de lithoboles) de tous les peuples avec lesquels on avait été en guerre et les livres de mécanique y étaient conservés, ainsi que tous les appareils pour le siège des villes ». Il s'agit clairement de traités de l'art de l'ingénieur, de livres de poliorcétique, non des pièces d'artillerie connues en Occident comme *bibles*.

2. Éd. NATALIS DE WAILLY, Paris, 1882, p. 390ab.

3. Éd. J. ALTON, Tübingen, 1884, vv. 14886 et 14957 (BIBL. DES STUTTGARTER LITERARISCHEN VEREINS, 169).

de *bricola*, *bricole*, il y a d'une part *buffa*, remarquable par son vocalisme, qui nous apparaît aujourd'hui comme un *hapax* échappé à la plume du Viterbois Francesco di Andrea (a<sup>o</sup> 1243), et auquel répond le *biffa* de Gilles Romain, de l'autre, des formes à dentale : *bidda*, et *blida* (ou *bleda*), relevées dans les chroniques de deux Italiens, Riccardo di S. Germano (a<sup>o</sup> 1239) et Rolandino de Padoue (a<sup>o</sup> 1245), et qui trouvent un premier écho en Allemagne à propos d'événements de 1248, sous la forme *bliden*, dans les *Annales* de Saint Pantaléon de Cologne, et beaucoup plus tard, en France, sous la forme *bride*. En marge, formellement, et chronologiquement en tête, se place *bible*, propre, semble-t-il, aux pays de langue française, attesté depuis 1238.

Aucune des formes énumérées ne semble directement réductible aux autres, faute sans doute d'un mot-clef qui les explique toutes. Kluge<sup>1</sup> avait bien songé, à propos des formes allemandes, à un m. gr. \*βαλιδα (de βάλλειν «schleudern»). Que penser de cette étymologie ? Il est assez étonnant qu'un \*βαλιδα ne se soit conservé nulle part dans une littérature accueillante entre toutes à l'art militaire, et en particulier à la poliorcétique ; mais voici qui ne plaide guère davantage en faveur de cette hypothèse : si on songe à un emprunt livresque, la syncope de *a* protonique est étrange et inattendue ; donne-t-on au contraire la préférence à un emprunt par voie de transmission orale, on se heurte à une difficulté encore plus grande ; β est devenu très tôt en grec une fricative, et on s'attendrait donc à *v* au lieu de *b*<sup>2</sup>. Enfin l'explication de Kluge ne vaudrait pas pour *biffe*, *bible*, etc. Mieux vaut décidément chercher ailleurs le mot-clef.

Il pourrait bien être fourni par le gallois. Sous *blida* 1 Du Cange écrit «Cambro-Britannis *blif* est catapulta », établissant implicitement un rapport étymologique entre les deux termes. Où le grand érudit s'était-il documenté ? Sous *manganellum* il cite comme son garant en matière de philologie galloise un certain Boxhornius, qui n'est autre que Marcus Zuerius Boxhornius, alias Boxhorn (1612-53), professeur à l'Université de Leyde et

1. *Etymologisches Wörterbuch der Deutschen Sprache*, Berlin, 1934<sup>11</sup>, p. 63a, v<sup>o</sup> *Bleide*.

2. Je dois ces considérations : ans do...te pertinentes à M. Aug. Leemans, déjà cité.

auteur, entre autres travaux, d'un *Originum Gallicarum liber* <sup>1</sup>, qui lui a assuré une place honorable parmi les précurseurs des celtisants modernes <sup>2</sup>. De fait, la partie des *Origines* qui nous intéresse, le *Lexicon britannico-latinum* <sup>3</sup> contient le mot *blif* avec la traduction « catapulta » <sup>4</sup>. Quel état faut-il faire en matière celtique du témoignage d'un latiniste leydois du 17<sup>e</sup> siècle ? En d'autres mots, quelles sont les sources de Boxhorn ?

Grâce à l'*Esquisse* de M. Tourneur, nous en sommes bien informés. Le *lexicon* de Boxhorn n'est qu'un abrégé du *Antiquae linguae britannicae dictionarium duplex, nunc vulgo dictae cambro-britannicae, ab aliis wallice*, Londres, 1632, de John Davies, natif du Denbigshire (c. 1570-1644), ouvrage fameux de son temps et basé en ordre principal sur le dictionnaire gallois du médecin Th. Williams (1550 ?-1620 ?), qui n'avait pas mis moins de cinquante ans à en réunir les matériaux, et dont le ms. était échu à Davies en 1623. Subsidiairement celui-ci s'est aussi servi du dictionnaire manuscrit d'un second médecin, Henry Salesbury (1561-1637), de Denbigh <sup>5</sup>. Ainsi les matériaux du *Dictionarium* de Davies, et par voie de conséquence ceux de Boxhorn, remontent pratiquement au moins à la seconde moitié du 16<sup>e</sup> siècle, et offrent de sérieuses garanties d'authenticité. Nous pouvons donc admettre l'existence en gallois, à une époque du moyen âge qu'il nous est impossible de préciser, d'une forme *blif* avec le sens d'« engin de guerre servant à lancer des pierres » <sup>6</sup>. Comme

1. Amsterdam, 1654, in-4<sup>o</sup>.

2. V. TOURNEUR, *Esquisse d'une histoire des études celtiques*, Liège, 1905, pp. 122, 198 (BIBL. DE LA FACULTÉ DE PHIL. ET LETTRES DE L'UNIV. DE LIÈGE, fasc. XV).

3. *Antiquae linguae britannicae lexicon britannico-latinum, quo gallicae origines plurimum illustrantur ex Daviesianis observationibus digessit...*

4. Page 10, col. 3.

5. V. TOURNEUR, *o. c.*, pp. 119-121.

6. Will. OWEN, *Geriadur cymraeg a saesneg. An abridgement of the welsh and english dictionary*, London, 1826, in-6, p. 56, col. 2, outre *blif* s. m. « a catapulta », mentionne encore : *blifai* s. m. « a projectile », *blifaw* v. a. « to cast from an engine », *blifyn* s. m. « a bullet, a ball ». [Ces notes étaient déjà rédigées lorsque je reçus d'un celtisant réputé, le R. P. Grosjean, S. J., de la société des Bollandistes, une confirmation dûment motivée de mon hypothèse : *blif*, pl. *blifiau* « catapult » se lit encore dans le meilleur dictionnaire gallois, le *Geriadur Cymraeg a Saesneg. Spurrell's Welsh-English Dictionary* de J. BODVAN ANWYL (diverses éditions), où il est qualifié de « obsolete ». Les dérivés donnés dans *A Dictionary of the Welsh language* by W. OWEN PUGHE, t. I, Denbigh, 1832,

aucun mot similaire ne se lit dans le *New Oxford Dictionary of the English Language*, je verrais volontiers dans le gallois *blif* un emprunt direct au français, importé en même temps que la chose désignée, et ce vers le milieu du 13<sup>e</sup> siècle au plus tôt. L'intérêt du mot gallois réside précisément dans le fait qu'il fournit le chaînon permettant de passer des formes purement françaises du type *bible* aux formes italiennes et allemandes du type *blide*, nous verrons tout à l'heure comment. Ainsi donc afr. *bible*, lat. méd. *biblia*, ne doit pas au seul hasard d'être le premier conservé : c'est de lui qu'il faut tirer les autres formes attestées, c'est sur lui que doit porter en ordre principal l'effort de l'étymologiste.

\* \* \*

Voilà belle lurette qu'on a remarqué que bien des noms de « *macchinae bellicae* », p. ex. it. *falcone*, *sagro*, *moschetto*, *smeriglio*, sont tirés par métaphore de noms d'animaux<sup>1</sup>. En latin nous avons rien que dans les « *tormenta* » *scorpio* et *onager*, mais c'est au moyen âge surtout que les formations de ce type ont pullulé : *asellus*, *berbix*, *cancer*, *cal(t)us* (*gat(t)us*, *gatta*), *colubrina* (*colob-*), *ericus*, *falconeta*, *falconium*, *gussa* (*goza*, *guzia*, cfr aprov. *gosa* « chienne », esp. *gozque* « roquet »), *hericia*, *heriço* (*herisso*), *hirundo*, *locusta*, *lupus*, *musculus*, *onager*, *panthera*, *perdiceta* (cfr afr. *perdriete*), *scrophia* (*scrofa*), *sus*, *talpa*, *tapponum*, *tortirella* (*turturela*), *troia*, *vulpes*<sup>2</sup>, les uns se rapportent

p. 159 (on les trouvera énumérés *supra*) sont formés à l'aide de suffixes encore bien vivants au XIX<sup>e</sup> siècle, et il y a lieu d'y voir de pures inventions du lexicographe ; il n'y a que *blifaidd* « very fleet, or swift », « lofty », qui soit ancien, puisqu'il se lirait chez le poète Iolo Goch (c'est-à-dire le Rouge), mais son appartenance à la famille de *blif* est douteuse. Il faut noter que ni *blif* ni *blifaidd* ne sont mentionnés dans PEDERSEN, *Vergleichende Grammatik der Keltischen Sprachen*, Göttingen, 1909-13) ni dans LEWIS et PEDERSEN, *A concise comparative celtic grammar*, Göttingen, 1937. Pour conclure, le R. P. Grosjean est d'avis que *blif* est un emprunt du gallois à l'anglo-normand, du XII<sup>e</sup> siècle au plus tôt].

1. Carolus de AQUINO, *Lexicon militare*, v<sup>o</sup> *tornum*. Le procédé est de tous les temps : qu'on songe aux noms donnés aujourd'hui à certains types de chars d'assaut, ou, dans un autre ordre d'idées (celui des phénomènes atmosphériques), aux désignations imagées de tant de types d'avions anglo-saxons.

2. Liste établie d'après l'index (*macchinae bellicae*) du *Glossarium* de DU CANGE.

à des « tormenta », les autres à des armes défensives, mantelets, etc., tous présentent la marque du même esprit créateur, et le recours à des procédés identiques. N'est-il pas possible de trouver, dans le même ordre d'idées, un étymon acceptable pour *bible* ? J'imagine qu'un étymologiste un peu exercé, surtout s'il ne perd pas de vue l'it. méd. *buſſa*, doit arriver assez facilement à un lat. *bubala*, qui désigne notamment la femelle du buffle, et dont le masculin correspondant, *būbalus*, est parfaitement attesté pour le latin impérial et de basse époque<sup>1</sup> : « Germania gignit bisontes excellentique et vi et velocitate uros, quibus inperitum vulgus bubalorum nomen inponit, cum id gignat Africa vituli potius cervique quadam similitudine » (Plin. *nat.* 8, 38). Ainsi une confusion d'origine populaire a fait étendre le nom *bubalus* de la gazelle d'Afrique à l'aurochs de Germanie, et elle a si bien pris racine que ce terme n'a cessé dans la suite d'être employé comme nom du bœuf sauvage<sup>2</sup>. *Bubalus* présente dans Venantius Fortunatus, *carm.* 7, 4, 21, une forme *buſſalus*, qui n'a pas lieu de nous surprendre. Quelle que soit l'origine, « in casu », de l'alternance *b~f* en position intervocalique, on sait qu'elle est largement et solidement attestée en latin<sup>3</sup>. Pour en revenir à la forme plus habituelle *būbalus*, je note en passant que devant *l* vélaire on s'attendrait plutôt à *u*<sup>4</sup>, de sorte que nous sommes peut-être autorisés à poser à côté de *būbala* (*būfala*) un *obūbula* (*būfūla*)<sup>5</sup>, et cela d'autant plus facilement qu'une telle forme existait déjà comme adjectif dérivé de *bōs*, et jouissait d'une certaine vitalité<sup>6</sup>. *Bubala* « aurochs femelle » prend tout naturellement place dans la galerie des noms d'animaux qui ont servi à baptiser des machines de guerre : il évoque à merveille l'idée du lithobole particulièrement puissant qu'était la *bible* médiévale. Reste à voir si cette étymologie

1. *Thesaurus linguae latinae*, t. I, coll. 2219-20, v<sup>o</sup> *būbalus*, et FORCELLINI, *Lexicon totius latinitatis*, t. I, p. 587a, v<sup>o</sup> *būbalus*.

2. Pour les dérivés romans connus jusqu'à ce jour, cfr *REW* 1351.

3. STOLZ-SCHMALZ, *Lateinische Grammatik*, 1928<sup>5</sup>, p. 135, donne un bon état de la question ; v<sup>o</sup> est en partie latin (falisque, prénestin), mais étranger au romain.

4. M. NIEDERMANN, *Phonétique historique du latin*, Paris, 1940, pp. 33-34. et E. KIECKERS, *Historische lateinische Grammatik*, t. I, Munich, 1930, p. 56.

5. Sur le lat. *būcina* < ital. dial. *obūcana* (cf. gr. βυκάνη), voir CUNY dans *Mélanges de linguistique offerts à M. Ferdinand de Saussure*, Paris, 1908, p. 114.

6. *REW* 1356.

résiste à l'examen phonétique, et dans l'affirmative, si cet examen peut nous fournir quelque lumière concernant l'endroit où le terme a été créé, et l'itinéraire approximatif de sa diffusion dans toute l'Europe occidentale, au milieu du 13<sup>e</sup> siècle.

J'avais espéré qu'une enquête dans l'ensemble des patois romans qui peuvent entrer en ligne de compte, c'est-à-dire les parlers gallo-romans et italiens, pourrait apporter une réponse à cette dernière question, car, en ce qui concerne la première, il est évident que la seule difficulté (qui sera examinée ailleurs) concerne le vocalisme tonique de *bible*. J'ai dû renoncer à cette enquête : l'étude scientifique des effets de la syncope latine et romane doit être partout reprise sur nouveaux frais ; nos connaissances actuelles sont tout simplement décevantes : pour ne citer qu'un exemple pris au hasard *fabula* REW 3124 est représenté en ital. par *favola*, *fiaba* et *fola* (gén. *foa*), en apr. par *fabla*, *faùla*, en prov. m. par *fable*, *faulo* et aussi par dauph. *favolo*, en afrancopr., par adauph. *fabwala*, *favula*, et dans les parlers mod. par *fabóla*, en afr. par *flave*, *flabe*, *flable*, alorr. *flav*, fr. m. *fable*, *faule*, champ. *flof*<sup>1</sup>. Si l'on voulait se contenter d'une vue schématique des choses on pourrait peut-être poser en gros qu'en ce qui concerne la péninsule italique à l'ouest de la vallée du Pô (Piémont, Lombardie, Émilie) le groupe *l<sup>h</sup>lv* a pris part à la syncope avant que *lv* se fût altéré, et connaît le traitement « italien » du groupe secondaire *bl*. Pour le domaine provençal on admettra avec J. Ronjat<sup>2</sup> contre E. Seifert<sup>3</sup> que « la syncope est le fait normal, qui se produit toutes

1. E. SEIFERT, *Die Proparoxytona im Galloromanischen* (BEIHEFT 77 de la ZRP), p. 116-7.

2. *Gramm. historique des parlers provençaux modernes*, t. I, 1930, § 144.

3. *O. c.*, pp. 143-5 : pour cet auteur le maintien du syllabisme primitif constituerait la règle dans les mots du type *l + cons. + voy. + l + a* : apr. *nivola*, lang. *nibúlo* < *nebula*. J'ai tâché d'arriver à quelque certitude en reportant sur une carte les différents types de traitement subis par *nebula* : j'ai obtenu une image très cohérente pour tout le sud de la France : la syncope est ici quasi générale, aussi dans les textes anciens, et rares sont les cas de conservation du syllabisme primitif, avec progression de l'accent (p. ex. *nivola* dans une traduction de la Bible). Mais comparaison n'est pas raison : dans *bubala* le *a* contrefinal pouvait retarder la syncope plus efficacement que le *ü* de *nebula* (RONJAT, *o. c.*, § 130) ; enfin le masc. *bubalus* a pu exercer sur *bubala* une influence nivelante, et ici l'apr. ne connaît que des formes non syncopées : *bubali*, *brufo*, *brufo* (cf RAYNOUARD et LEVY, sub v<sup>18</sup>) ; pour toutes ces raisons je serais assez tenté de considérer *bible* comme étranger dans son origine au domaine provençal.

les fois qu'il n'est pas empêché par des conditions particulières », c'est-à-dire par un certain type d'entourage consonantique de la contrefinale, complètement absent d'un mot comme *bubala*. Enfin, en territoire d'oïl, si l'on fait abstraction des patois septentrionaux, où elle semble s'être produite plus tardivement que dans le centre (cfr *supra* les formes lorr. et champ. de *fabula*), la chute de la contrefinale est générale et précoce. Il apparaît ainsi que tous les dérivés romans de *bubala* « machine de guerre, lithobole », apparaissent, certains à une date assez ancienne, sous une forme syncopée : *\*bib'la*, ce qui disqualifie toute la péninsule italique, à l'exclusion du nord-ouest, comme centre d'irradiation des continuateurs latins médiévaux, romans ou germaniques. Comme d'autre part les formes syncopées que nous avons reconnues ne présentent ni le traitement toscan-lombard (*\*bibbia*), ni a fortiori certains traitements plus évolués encore (*\*biggia*), notre champ d'investigation se limite donc au domaine gallo-roman. Il se réduira peut-être davantage encore si l'on admet que dans les parlers d'oc anciens, contrairement aux conditions modernes, les mots en *-ulus*, et a fortiori en *-alus* (cfr apr. *brufoi*, *brufo*), ont conservé pendant longtemps leur trisyllabisme ; il apparaît probable qu'on devra chercher plus au nord, en territoire d'oïl, le centre d'irradiation premier de *bible*. Cette dernière forme, je le rappelle, est la plus anciennement attestée dans une série de mots visiblement apparentés par le sens et par la forme (*biffe*, *blide*, etc.) : elle se rencontre pour la première fois, dans un texte du nord de la France, en 1238 ; on la considérera comme le dérivé français de *bubala*. Très tôt elle a dû être accompagnée d'une variante métathétique et dissimulée *\*blide*, passée telle quelle en italien (1239), et de là successivement en Allemagne (*blida* 1242), dans les Pays-Bas et dans le nord de l'Europe. En territoire français *\*blide* s'est conservé sous une forme isolée *bride*<sup>1</sup>. Dans le nord de la France un *\*bivle* (ou *\*blive* représentant une forme métathétique non dissimulée de *bible*) a dû exister, qui de là a gagné le Pays de Galles, comme l'atteste le gall. méd. *blij*. L'italien

1. Jean TARDE, *Chroniques... de la ville de Sarlat* [jq. 1623], p. p. de GÉRARD, 1887, n-4<sup>o</sup>, p. 113. Je n'ai pu consulter ce texte, et j'ignore par conséquent à quelle date se rapporte la mention.

*buffa* (1243 ?) représente un emprunt français, comme j'espère pouvoir le prouver plus bas : son vocalisme *u* peut être dû à une étymologie populaire (*buffa* « soufflet » ?). A son tour ce *buffa* ital. ou plus exactement le \**biffa* qu'il postule a été latinisé en *biffa* par Gilles Romain avant 1285, et par ce canal réintroduit comme mot livresque dans les traductions françaises du *De regimine principum* à une époque où un \**bifle* français probable mais non attesté, postulé par ital. *buffa*, était peut-être déjà complètement sorti de l'usage.

Telle est en raccourci l'histoire de ce groupe de mots, à l'écart desquels j'ai volontairement tenu le type *briccola*, afr. *bricole*, sur lequel je reviendrai dans la suite que j'espère donner à cet article. L'apparition quasi simultanée, vers 1240, de *bible*, *blide*, *bride*. *buffa* dans un vaste domaine géographique dépourvu d'homogénéité linguistique, semble prouver que la chose désignée par le mot était alors dans toute sa nouveauté, et qu'elle a entraîné dans sa rapide diffusion, au prix de quelques adaptations phonétiques, le nom que l'engin avait d'abord reçu en France. Il n'est pas exclu que le mot afr. \**blide* ait pu gagner directement l'Allemagne par le canal de la Lotharingie (c'est à Poilvache sur la Meuse que le comte de Flandre Thomas de Savoie amène en 1238 la première « bible » dont nous ayons connaissance), ou d'une autre manière, sans passer par l'Italie. Cette hypothèse me semble néanmoins la moins probable, puisque le viterb. *buffa* ne peut s'expliquer autrement que par un emprunt direct à la France du nord.

\* \* \*

Il existe un terme apparenté tant du point de vue sémantique et phonétique que du point de vue social et technique à *bubala* « lithobole », c'est le mot *fundibalum* « fronde » (aussi « lithobole »), dont les continuateurs romans ont servi à désigner un engin très voisin de la « bible ». Peut-être son histoire pourra-t-elle projeter quelque lumière sur celle de *bubala*. Ici encore le point de départ n'est pas tout à fait sûr, ou, pour mieux dire, différents points de départ sont possibles. La seule forme motivée dans la diachronie, en latin, est *fundibalum*, dérivé hybride modelé sur *justibalus* de *funda* « fronde » ; mais, du fait de

l'étymologie populaire, *fundibulum* « entonnoir », dérivé de *fundere* « fondre, répandre, émettre » a pu prendre lui aussi le sens de « fronde »<sup>1</sup>. Enfin le vocalisme de certaines formes françaises semble postuler *\*fundabalum*. Le point de départ demeure donc un peu douteux, tout comme celui de *bubala*. Parmi les continuateurs romans énumérés par *REW* 3582a il faut écarter comme dérivé régressif de *sfjumbulà* le corse *sfjambula* « fronde » ; l'apad. *frandigolo* et le vicent. *franségolo* doivent naturellement être rapprochés de it. *ugola* < *\*ūvula*, *REW* 9105, 1, des doublets it. *fragola* et *fravola*, et de bellun. *ģegol* « cytise des Alpes » et pad. *ģévolo* < *ebulus* *REW* 2821<sup>2</sup> ; ils postulent un plus ancien *\*-volo* ; à noter l'anticipation, sous forme de *r*, de la liquide du suffixe dans le radical, dont il ne serait pas difficile de signaler des analogues. Les formes gallo-romanes<sup>3</sup> sont plus instructives encore : aucune n'a conservé le *b* de *-balum*, toutes ont *f* : *fondet(f)le* (*fondreffle*, *fondelje*), *fundetfle* ; le vocalisme tonique, dans beaucoup de formes, fait difficulté, et il n'y a peut-être pas lieu de projeter sa diversité sur un plan linguistique ancien : *fondietfle* et *-ifle*, *fendofle* (*fan-*), *fondoufle*, *fondoufle*<sup>4</sup> : le sens est chaque fois « lithobole ». On fera donc sienne l'opinion de L. Clédat<sup>5</sup>, qui expliquait le passage *b* > *v* par une plus longue persistance de la contrefinale, et l'assourdissement de *v* en *f* par le contact avec *l* consécutivement à la syncope. Ce qu'on ne nous dit pas, c'est si cette transformation est nécessairement française : le mot peut très bien avoir été emprunté, par exemple à l'italien du nord-est.

Si nous transposons maintenant les résultats acquis au mot *bubala*, il apparaît que it. *buffa* ne représente pas nécessairement un italique *bufala*, d'ailleurs parfaitement attesté<sup>6</sup> ; on pourrait parfaitement partir de *\*buvala*, solidement appuyé par le *buvali* relevé dans Grégoire de Tours<sup>7</sup>.

1. ERNOUT-MEILLET, *Dict. étymol. de la langue latine*, 1939<sup>2</sup>, v<sup>o</sup> *funda*.

2. MEYER-LUBKE, *Gramm. des lang. rom.*, t. I, § 524.

3. FEW, t. III, p. 369a, v<sup>o</sup> *fundibalus*.

4. DU CANGE, t. III, p. 627c, v<sup>o</sup> *fundibulum*, et GODEFROY, t. IV, p. 55c, v<sup>o</sup> *fondefle*.

5. *Consónnes intervocales après la protonique et la pénultième atone*, dans *REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE ET DE LITTÉRATURE*, t. XVII, 1903, p. 281.

6. A côté de *bub-*, par certains mss., Venantius Fortunatus, *Carm.* 7, 4, 21.

7. *Franc.* 10, 10.

L'alternance *b/f* est encore illustrée par nombre de formes romanes signifiant « siffler » (voir déjà en latin *sibilare* et *sifilare*), mais leur étude, qui suppose déjà un compte exact des interactions des formes rizo- et arizotoniques, dont le calcul est toujours délicat, nous entraînerait bien plus loin encore des limites de la médiolatinité. (A suivre)

G. DE POERCK,  
*Chargé de cours à l'Université de Gand.*

---